

Portrait de Teodor Currentzis



ARTE. Portrait du chef Teodor Currentzis, dimanche 11 septembre 2016, 23h30. **arte** Le chef grec Teodor Currentzis, 44 ans, est un chef interprète qui s'est taillé depuis 10 ans une solide réputation d'iconoclaste et provocateur hors normes... très médiatisé, notamment parce qu'il dédaigne les règles d'un système musical beaucoup trop règlementé à son goût : formaté, insipide, consensuel, il demeure sans concessions, prêt à

piloter des projets musicaux, artistiquement exigeants voire innovants. A l'Opéra de Perm (Russie), qu'il dirige depuis 2011, le maestro s'est lancé dans l'interprétation de la trilogie des opéras composé par Mozart sur les livrets de Lorenzo Da Ponte... Deux premiers opéras en découlent : Les Noces de Figaro (automne 2014), Così fan tutti (automne 2015). Mais son intransigeance est totale à la mesure de l'engagement qu'il demande à ses équipes : immersion radicale, sessions de répétition set de travail préalables exceptionnellement préparées et préservées... Aujourd'hui, le volet final de la trilogie n'est pas prêt d'être publié car Teodor Currentzis n'hésite pas à récuser le résultat des enregistrements réalisés de longue haleine, et son Don Giovanni qui était prévu pour l'automne 2015 tarde toujours à être publié...

Pour mettre en pratique ses propres idées, le chef a créé son propre ensemble sur instruments d'époque : MusicAeterna. Pilotés par une main d'acier mais électrisés quant aux défis et enjeux esthétiques promis, les musiciens ont répété jusqu'à quatorze heures par jour pour arriver à un résultat que leur chef juge ... satisfaisant. De fait ses Noces de Figaro

(diapason à 430 hz) et *Così fan tutti* démontrent aujourd'hui une fougue orchestrale séduisante, parfois enivrante, mais le choix des solistes au niveau vocal, laisse plus dubitatif : la caractérisation instrumentale phénoménale est contredite par le déséquilibre des voix (mauvais choix pour la Comtesse de l'impossible et maniérée Simone Kermes pour les Noces), mais choix en or pour la Despina d'Anna Kassyan, lauréate récente du Concours International Vincenzo Bellini (*Così*). Que donnera (s'il sort) son *Don Giovanni* ?



Autour des sessions de travail à l'Opéra de Perm, le documentaire présente un Currentzis qui, sous ses airs de dandy original, cache un artiste d'une rigueur extrême, en quête de perfection. Le film entend dévoiler le tempérament d'un chef habité par l'idéal, monstre de travail et d'acharnement dont la fougue parfois intempestive voudrait inconsciemment rivaliser avec les

premiers baroqueux, Harnoncourt, Christie, Hogwood, Garrido... quand le défrichement était porté par des tempéraments expressifs et esthétiques volontaires autant qu'audacieux. Le docu suit le chef de Perm jusqu'en Allemagne où l'ensemble *Musica Aeterna* réalisait une tournée...

ARTE. Dimanche 11 septembre 2016, 23h30

Currentzis : l'enfant terrible du classique

Documentaire de Christian Berger (Autriche, 2016, 52mn)

Anniversaire. Centenaire d'Emil Gilels 1916 – 2016

Anniversaire. Centenaire d'Emil Gilels 1916 – 2016. Emil Gilels, piano. Centenaire 2016.

Né à Odessa (actuelle Ukraine, à l'époque en Union soviétique) en octobre 1916, décédé à Moscou en 1985, Emil Gilels est l'enfant d'une famille de musiciens et présente très tôt des dispositions fabuleuses pour le piano, concevant des programmes ambitieux (dès 12 ans) comprenant Beethoven, Chopin, Schumann. En 1930, il rejoint le Conservatoire d'Odessa et suit les leçons de Berta Reingbald. Après avoir obtenu à 16 ans, le premier prix du Concours pour piano de l'Union Soviétique (1933), le jeune Gilels rejoint Moscou en 1935 (18 ans) où il rejoint la classe du célèbre Heinrich Neuhaus. Il y reste jusqu'en 1937. A 21 ans, Gilels capable d'une technique foudroyante, gagne le Concours Ysaÿe à Bruxelles, devant Arturo Benetto Michelangeli.



LE PIANISTE DE STALINE... Né en Union Soviétique, Gilels fut le premier russe à pouvoir voyager librement à l'Ouest, malgré la guerre froide. Impétueux, tempérament puissant, Gilels est très vite instrumentalisé par le régime de Staline, devenant l'emblème d'une excellence pianistique russe, en particulier après qu'il soit

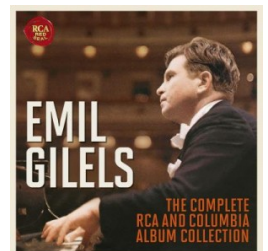
valorisé par une série de distinctions remises par le régime officiel : Prix Staline (1946), Ordre de Lénine (1961 et 1966), Prix Lénine (1962) :

Staline en fait alors un artiste politique, diffusant le prestige du régime soviétique hors du territoire soviétique. Ses tournées occidentales sont suivies par les médias et un public de plus en plus nombreux : à 31 ans, Gilels peut ainsi jouer en Europe, puis fait ses débuts en 1955 (39 ans) aux USA, jouant le Concerto de Tchaïkovski à Philadelphie.

Nommé professeur de piano au Conservatoire de Moscou en 1952, Gilels réduit à la fin de carrière ses engagements à l'étranger, préférant jouer en Russie.

Le centenaire Gilels 2016 (il est né le 19 octobre 1916) est l'occasion de célébrer le talent d'un interprète au jeu puissant, contrasté, capable aussi de nuances énigmatiques. Son répertoire de prédilection se concentre sur les romantiques germaniques : Beethoven, Liszt, Brahms, Schumann, comme ses explorations des Baroques tels JS Bach et Scarlatti ont marqué l'interprétation au piano de pièces originellement écrites pour le clavecin. Bartok, Debussy sont aussi parmi les compositeurs les plus récents qu'il a joué. Profil léonin, artiste peu communicant, Gilels n'eut jamais la séduction que sut entretenir dans la catégorie du virtuose « maudit », un Richter par exemple. Or la réécoute attentive de son legs musical dévoile aujourd'hui, un interprète majeur, alliant technicité prodigieuse permettant des accélérations foudroyantes, et nuances fabuleusement articulées... soit le mariage miraculeux de la force et du velours.

CD. Pour célébrer son centenaire en octobre prochain, Deutsche Grammophon réédite son fameux récital à Seattle en 1964 ; et Sony classical réédite les enregistrements complets RCA et Columbia du maître russe du clavier, celui qui avec son compatriote Sviatoslav Richter, demeure l'un des plus intéressants interprètes au XXème siècle. Comptes rendus critiques à venir sur classiquenews.



VISITER [le site officiel de la Fondation Emil Gilels](#), qui perpétue l'héritage du pianiste né à Odessa en 1916.

BOLCHOÏ : Anna Netrebko et Yusif Eyvazof chantent Manon Lescaut

Moscou, Bolshoï. Anna Netrebko chante Manon Lescaut, 16-22 octobre 2016. Devenue spécialiste du rôle tragique Puccinien, la superdiva austro-russe Anna Netrebko incarne Manon, personnage dissolu, amoureux et finalement condamné sur la scène du Bolchoï de Moscou, pour 5 dates d'octobre 2016, les 18, 19, 20, 22 octobre. Sous la direction du chef Jader Bignamini, la soprano au timbre incandescent chante aux côtés du ténor Yusif Eyvazof (DesGrieux), son époux à la ville. Après Le Villi (1884), puis Edgar (1889), le jeune Puccini suscite un premier immense triomphe avec Manon Lescaut au Teatro Regio de Turin en 1893 : il a 35 ans. D'après le roman moral de l'Abbé Prévost (1731), et après l'opéra de Massenet (1884), Puccini s'empare de la figure fragile et dissolue de la jeune Manon, qui d'Orléans où elle devait rejoindre le couvent, s'émancipe à Paris comme cocotte des perruques grises mais fortunées. DesGrieux tente de la sauver, mais elle est arrêtée puis exilée du Havre vers l'Amérique du nord pour y mourir d'épuisement... C'est une partition qui offre deux rôles superbes à la soprano et au ténor : défis que relèvent aujourd'hui, Anna Netrebko et son époux.





La diva publie en septembre son nouvel album [VERISMO, anthologie d'airs d'opéras de Cilea, Leoncavallo, Puccini \(dont plusieurs extraits avec son époux de Manon Lescaut justement\) et aussi, audace dont elle a le secret, TURANDOT dont elle chante airs de Liù et de la princesse chinoise](#) : le résultat est stupéfiant ; il a déjà suscité l'enthousiasme de la rédaction cd de classiquenews.

INFOS et RESERVATIONS sur [le site du Bolchoï / Manon Lescaut par Anna Netrebko](#)

FRANCE 3 rend Hommage à Luciano Pavarotti



FRANCE 3. Concert Hommage à Luciano Pavarotti. Le 9 septembre 2016, 20h55. « LUCIANO PAVAROTTI, LE CONCERT DES ÉTOILES » : France 3 rend hommage au ténor le plus adulé de son vivant, [Luciano Pavarotti](#), qui s'est éteint il y a 10 ans déjà (à l'automne 2007, à 71 ans), à Modène, la ville qui l'avait vu naître le 12 octobre 1935. A l'instar de Callas ou de Caruso, le timbre unique du ténor Luciano Pavarotti est reconnaissable entre tous : solaire, lumineux, étincelant, d'un éclat qui éblouit définitivement. Durant quatre décennies, Luciano Pavarotti a incarné la splendeur de l'opéra italien (essentiellement verdien et puccinien) et l'a fait rayonner à travers le monde.



Il est le ténor qui a popularisé l'art lyrique, réunissant un public venant de tous horizons. N'hésitait pas à se produire seul dans des lieux différents, son éternel mouchoir blanc à la main, Luciano partait à la conquête d'un large public. En plus de quarante ans de carrière, il a contribué au rayonnement de son art au cours de nombreux concerts télévisés, dont le légendaire concert des Trois Ténors, avec ses confrères et partenaires, Plácido Domingo et José Carreras.

Aujourd'hui presque 10 ans après sa mort (survenue le 6

septembre 2007), Luciano Pavarotti est toujours présent ; son héritage, immense par sa générosité, son ouverture, sa curiosité. Plusieurs grands noms du monde lyrique se retrouvent ici sur la scène du Sporting des Etoiles de Monte Carlo : ils chantent les plus grands airs de son répertoire en son honneur.

Ponctué d'images d'archives et de témoignages, ce concert de mai 2016, ressuscite l'immense artiste Pavarotti.

Programme : airs, duos et trios célèbres de Verdi, Puccini, Donizetti, Rossini, mais également Bernstein, Dalla, de Curtis... Soirée spéciale – durée : 2h15mn – Enregistré pendant la tournée de mai 2016 à la salle des Etoiles de Monte Carlo

Avec l'Orchestre de l'Opéra de Marseille, sous la direction de Yvan Cassar. Solistes : **Andrea Bocelli, Joseph Calleja, Olga Peretyatko, Anita Hartig**, Jean-François Borrás, Julien Behr, Pumeza Matshikiza, Florian Laconi, Catherine Trottmann...

LIRE notre [grand dossier PORTRAIT de Luciano Pavarotti, au moment de son décès survenu le 6 septembre 2017](#)

L'art de Luciano Pavarotti



A partir des années 1970, celles qui mènent à la quarantaine, fort d'une technique plus affûtée encore, grâce au travail mené avec Joan Sutherland (en particulier sur le plan du souffle: le chanteur s'est ainsi contruit un diaphragme en béton), Pavarotti ose

graduellement les rôles plus dramatiques, chez Verdi et Puccini. Ainsi, Riccardo (Bal masqué), Rodolfo (Luisa Miler) puis Le Trouvère, chez Verdi; Cavaradossi (Tosca) puis Calaf (Turandot), chez Puccini. Cette évolution de la carrière culminera sur le plan dramatique avec Aïda de Verdi, dans les années 1980. Son Radamès éblouit par sa vaillance militaire, en totale adéquation avec le caractère à la fois belliqueux et amoureux du jeune soldat, épris de la belle esclave nubienne, devenu général puis traître par passion.

Viennent enfin, outre les rôles véristes: Canio (Paillasse de Leoncavallo, 1987), ou Enzo (Gioconda de Ponchielli), et encore Andrea Chénier de Giordano (en 1996 à New York), les derniers rôles verdiens qui manquaient à son profil audacieux: Ernani, Otello, puis Don Carlo de Verdi.

Le style Pavarotti

Le ténor n'a chanté qu'en italien, osant quelques airs en français, approchés en récital, jamais dans le cadre d'une production: Don José (Carmen de Bizet), Werther de Massenet (Pourquoi me réveiller?). Son souci de la clarté et de la diction n'ont pas à pâlir... Piètre acteur, du fait, avec les années, de son embonpoint (le géant de 1,90m pesait selon les périodes entre 90 et 120 kg), Luciano Pavarotti a réussi le tour de force de tout concentrer, dramatisme et intensité,

tension et émotivité, dans sa seule voix. Une voix prodigieuse par sa projection claire et naturelle, un timbre « solaire », rayonnant et tendre, à la fois héroïque et raffiné. Qui a vu et écouté l'interprète, ait resté saisi par le charisme de chacune de ses prestations: l'expression passe chez lui par le feu de la voix, par l'acuité du regard, l'incandescence voire la fulgurance de l'émission naturellement timbrée et musicale.

L'amour de la foule

Le roi du contre-ut, n'a jamais caché son amour du risque et du défi. A 55 ans, en 1990, il innove et bouscule bon nombre d'habitudes conservatrices qui asphyxiaient le milieu lyrique. Avec les deux autres ténors médiatisés comme lui, Placido Domingo



et José Carreras, Pavarotti « invente » un type de récital inédit à trois voix, en particulier pour la finale de la coupe du monde, le 16 juillet 1990. **LIRE** notre [grand portrait de Luciano Pavarotti par Lucas Irom : sa carrière, ses partenaires \(Joan Sutherland\), ses plus grands rôles chez Bellini, Rossini, Donizetti, Verdi, Puccini...](#)

Monsieur de Pourceaugnac par William Christie à Thiré

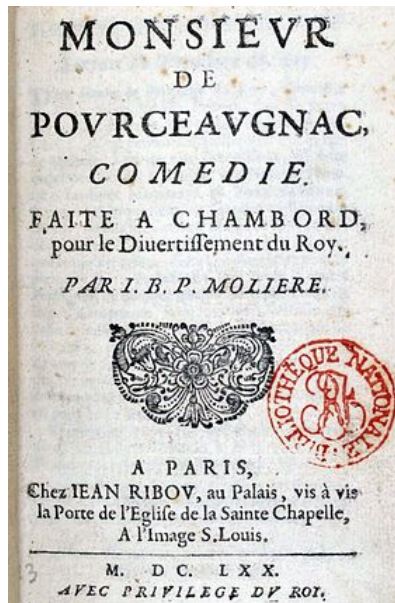
Thiré (Vendée). Molière : William Christie joue Mr de Pourceaugnac: les 26 et 27 août 2016.

Avant l'invention de la tragédie en musique (1673), la Cour de France s'enthousiasme pour les comédies-ballets dont l'un des sommets du genre si prisé de Louis XIV, est avec le



Bourgeois Gentilhomme, Monsieur de Pourceaugnac (créé à Chambord, pour le divertissement de Louis XIV, en octobre 1669). Le duo composé par les deux Baptistes, Molière et Lully fait une farce mordante qui épingle la vanité d'un marquis, petit seigneur de province, bien ridicule. A la création, c'est Molière lui-même qui tient le rôle du provincial moqué.





Comme Boileau, Molière cultive la verve satirique. On a vu après la mise au placard de Tartuffe qui moquait l'église, le triomphe des médecins ridicules et arrogants surtout ignares (comme les gens d'église, portant le noir et parlant le latin : c'est à dire que Molière épingle les deux « métiers » en ridiculisant une seule figure : noire et parlant le galimatias)... Dans Monsieur de Pourceaugnac – il faudrait bien insister sur la particule « de » ici capitale, Jean-

Baptiste fait la satire d'un gentilhomme provincial confronté à la vie parisienne. Comment un provincial très ridicule ambitionne de copier et caricaturer les mœurs urbaine ... Molière avait épingler les grands seigneurs dans le Misanthrope, Dom Juan ou Le Bourgeois Gentilhomme (Dorante) : voici avec Pourceaugnac, le portrait d'un provincial gagnant la capitale pour y épouser la fille d'Oronte, Julie que pourtant aime le jeune et malicieux Éraste. Ce dernier avec ses deux intrigants (Sbrigani et Nérine) ne cessent de molester, importuner, maltraiter le Limousin pour qu'il renonce à Julie et regagne sa province encrottée. Chose faite après que Lucette en Languedocienne et Nérine en Picarde, n'accablent le père marieur en dénonçant Pourceaugnac de les avoir mariées, engrossées, abandonnées... Bien que diffamé, Pourceaugnac est accusé de polygamie : il doit fuir déguisé en femme pour échapper à la justice.

Un Provincial bien ridicule



Comme à son habitude, Molière peint les mœurs de son époque et campe des types humains qui restent universels. Ses arrogants, ses vaniteux (les plus ignorants) sont ridiculisés parfois en farce grossière (comme ici lorsque Pourceaugnac s'adressant à deux médecins chez Eraste, les prend pour des cuisiniers, se voit ensuite poursuivi dans la salle parmi les spectateurs, par des apothicaires munis de seringues prêts à le piquer...).

Mais Molière est un comique tragique : sous la farce perce l'horreur de caractères et de situations, indignes et pénibles. Le théâtre agit comme un miroir qui renvoie à l'assemblée des acteurs et du public, leur véritable visage : barbarie, inhumanité, haine, jalousie... Avant que Lully dans le sillon du succès de *Psyché*, n'invente seul et définitivement, l'opéra français (tragédie en musique, mais sans le concours du génial Molière), la comédie-ballet rappelle quel fut le divertissement prisé par la Cour et surtout Louis XIV, heureux protecteur des deux Baptistes. Créé en 1669 à Chambord, Monsieur de Pourceaugnac épingle l'orgueil et la suffisance d'une gentilhomme de province, trop naïf, un rien empôté, sujet des intrigues d'un amoureux prêt à tout pour défendre celle qu'il aime...

La nouvelle production réalisée dans un contexte propre aux années 1950, orchestrée par le tandem **William Christie et Clément Hervieu** accorde une place égale entre théâtre et musique. Jamais chant et dialogue parlé n'ont mieux été

subtilement agencés, combinés, associés. L'imbrication est parfaite : les comédiens se prêtent à la danse, et les chanteurs jouent. Et en fin connaisseur du [premier Baroque Français](#), aussi inspiré que chez Haendel (comme son [éloquent Belshazzar](#) en témoignent), William Christie devrait éblouir par cette alliance rare de l'élégance et de la comédie, équation souvent réalisée à la tête de son ensemble, Les Arts Florissants. Production événement.

**Monsieur de Pourceaugnac de Molière, 1669
par Les Arts Florissants. William Christie,
direction**



Donné lors d'une grande tournée au premier semestre 2016, janvier à juillet : à Caen (dés décembre 2015), puis Aix, Madrid, Paris, (Bouffes du nord en juillet 2016), la savoureuse comédie de Molière reprend du service au festival de William Christie, en Vendée, dans le parc féérique de son somptueuse demeure à Thiré :

[Les 26 et 27 août 2016, 20h30](#)

[Spectacle donné sur le Miroir d'eau, dans les Jardins de William Christie](#)

L'écrin de verdure (magicien), la présence des jeunes chanteurs français parmi le plus convaincants et certains déjà familiers des Jardins de Tiré (Cyril Costanzo, baryton-basse, lauréat du Jardin des Voix) font la réussite de la comédie-ballet de Molière et Lully, repris cet été pour Thiré.

Mise en scène : Clément Hervieu-Léger

Direction musicale et conception musicale du spectacle : William Christie

Décors : Aurélie Maestre

Costumes : Caroline de Vivaise

Lumières : Bertrand Couderc

Son : Jean-Luc Ristord

Chorégraphie : Bruno Bouché

Avec Erwin Aros, haute-contre ; Clémence Boué, Nérine ; Cyril Costanzo, apothicaire, avocat, archer, basse ; Claire Debono, soprano ; Stéphane Facco, médecin, Lucette, suisse ; Matthieu Lécroart, médecin, avocat, exempt, baryton-basse ; Juliette Léger, Julie ; Gilles Privat, Monsieur de Pourceaugnac ; Guillaume Ravoire, Éraste ; Daniel San Pedro, Sbrigani ; Alain Trétout, Oronte



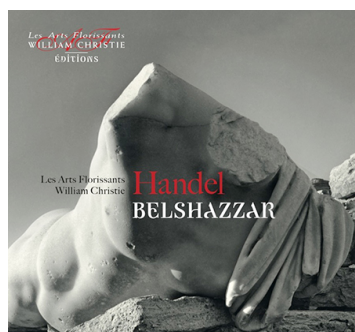
INFOS et RESERVATIONS

sur [le site du festival Dans les Jardins de William Christie](#)

[Du 20 au 27 août 2016](#)

**Récents cd des Arts Florissants / William Christie distingués
par CLASSIQUENEWS :**

CD, compte rendu critique. ***Bien que l'Amour...*** (Les Arts Florissants. William Christie). Sur l'arc tendu de Cupidon, Les Arts Flo redoublent d'ingénieuse intelligence. Qu'elle soit comique, amoureuse, tragique ou langoureuse, la veine défendue atteint un miracle d'ivresse sonore, vocale et instrumentale ; l'écoute collective, le geste individualisée, la caractérisation poétique et intérieure font une collection de délices sonores et sémantiques d'une profonde subtilité. De toute évidence, voici l'une des réalisations discographiques qui confirme les profondes et indépassables affinités de William Christie avec la poésie amoureuse du Grand Siècle français. [LIRE notre compte rendu critique complet](#)



CD, compter rendu critique. **HANDEL / HAENDEL : Belshazzar (2012).** Le chef et fondateur des Arts Florissants exprime le souffle mystique des préceptes de Daniel, la souffrance si humaine – et donc bouleversante-, de Nitocris, la mère de Belshazzar, comme la juvénilité animale et aveugle de Belshazzar ; portés par une telle vision, les protagonistes réalisent une très fine caractérisation de chaque profil individuel. C'est aussi un très intelligente restitution des *situations* du drame (solistes sortant du chœur agissant avec les autres choristes ainsi qu'avec les protagonistes ; duos rares si enivrants (dont le sommet bouleversant entre Nitocris et son fils à la fin du I) ; raccourcis fulgurants telle la mort de Belshazzar sur le champs de guerre contre Cyrus le perse ... " expédiée " en quelques mesures). Tout cela ajoute du corps et un souffle souverain, de nature épique au drame spirituel. [LIRE notre compte rendu critique complet](#)



CD. Handel : Music for Queen Caroline (1 cd Les Arts Florissants, William Christie, 2013). Pour son second disque Handel édité sous son propre label discographique, **William Christie** grand spécialiste de Handel, dévoile un cycle d'une sincérité inédite à laquelle le chef fondateur des Arts Florissants apporte son expérience des oratorios et des opéras. Ici le geste n'a jamais semblé plus économe, fin, mesuré ; il articule le sens et les images du sublime texte des Funérailles de la Souveraine décédée en 1737 (Funeral Anthem for Queen Caroline HWV 264) en un travail subtil et profond sur la prosodie et la déclamation, littéralement prodigieux : il témoigne aussi avec une sincérité inédite, de l'amitié exceptionnelle qui unissait le musicien à sa protectrice la Reine Caroline. [LIRE notre compte rendu critique complet](#)

CD, compte rendu critique. La Mascarade : Robert de Visée, Francesco Corbetta. Rolf

Lislevand, 1 cd ECM New Series...

CD, compte rendu critique. La Mascarade. Pièces pour théorbe de Robert de Visée / pour guitare de Francesco Corbetta. Rolf Lislevand, 1 cd ECM New Series... Bien que le présent album n'exprime pas l'ultime défi imposé par le luth (si magicien), tel que maîtrisé par l'immense et trop rare [Miguel Yisrael auquel CLASSIQUENEWS a récemment attribué le CLIC de](#)

[CLASSIQUENEWS](#) pour le superbe disque *Les Rois de Versailles* (Pinel de Visée), on s'incline cependant face à la construction du programme et face à l'intelligence musicale de l'interprète : alterner le bas théorbe et l'éclatante guitare renforce le contraste des deux sonorités et des deux mondes, comme sur le plan des caractères, surgit chacun par opposition/dialogue, l'alchimie allusive et poétique des instruments, un accord rare entre suavité et folie, repli et affirmation. Si la maîtrise de l'instrument au XVII^e est l'élément premier du gout des élites (Louis XIII et Louis XIV), on entend plus au Château de Versailles, de concerts ou de récitals pour l'instrument seul : son écoute est pourtant d'un bénéfice rare...

Mais aujourd'hui, les séducteurs plus faciles, séduisent non plus sur le luth mais le théorbe, instrument beaucoup plus aisé et confortable pour l'interprète, et d'une profondeur, ample, caverneuse, délicatement suggestive, d'un abord irrésistible, d'une suavité qui emporte...

Rolf Lislevand La Mascarade



C'est évidemment l'apport de ce programme serti dans le raffinement sonore et l'allusion ciselée.

Castagnette de Corbetta, volutes évanescentes de de Visée



Rolf Lislevand (né en 1961) y cultive l'art indéniablement virtuose de l'intimité poétique. Ici et là on relève, l'excellence des climats défendus, idéalement énoncés, intelligemment contrastés : étonnante gravité résonante de Visée (Prélude en ré mineur),

l'allant plein de sobre panache de la passacaille en ré mineur qui lui fait suite, et son déroulement à la fois princier et d'une douceur nostalgique enchantée... Que dire aussi de la nostalgie des Sylvains de Mr Courperin, ou de la tendresse ciselée de la Passacaille en sol mineur de Francesco Corbetta (à la guitare / lequel l'apprit au Roi-Soleil paraît-il), comme sur le même instrument plus nerveux, aux accents plus pincés, de la virtuosité fantasque, libre, délirante du Caprice de Chaconne ? Le tempérament altier de Corbetta ; l'ivresse nostalgique plus royale de Visée, composent l'équation réussie de ce cocktail sonore remarquablement

réalisé. Ses enchaînements subjuguent littéralement.

La Chaconne en sol majeur de Visée qui suit, sur le théorbe enchante par ses teintes nuancées, sa palette presque plus brumeuse d'un noble abandon : tout le caractère et l'envoûtement du programme est contenu dans cette pièce majeur de presque 7 mn...

L'impériale digitalité de l'instrumentiste quinquagénaire qui pourtant ne joue pas le luth, affirme une vélocité habitée, d'une tension continue (formidables scintillements de chacun de ses Préludes / Intro pour les deux Passacailles de Visée, éclairant par un pur esprit vivace, la nature dansante des pièces choisies. Elève de Hopi (Hopkinson Smith), comme Miguel Ysrael, Lislevand architecture un récital à double facette : élégance versaillaise des Passacailles, Chaconnes, Préludes de Visée ; irrévérences et crépitements des Sarabande, Caprice, Folie de Corbetta... Et pour finir en une métamorphose enivrée qui s'apparente à une impro d'entre deux, le théorbiste passe dans la dernière séquence, de la Passacaille à la Sarabande, toutes deux en si mineur, autant de volutes aspirées, aériennes, d'une vélocité maîtrisée, comme ses Corbetta avaient le nerf bravache des castagnettes. Superbe récital du poète venu d'Oslo. Mais au théorbe, pas au luth.



CD, compte rendu critique. La Mascarade. Pièces pour théorbe de Robert de Visée / pour guitare de Francesco Corbetta. Rolf Lislevand, théorbe à 14 chœurs / Guitare baroque à 5 chœurs. 1 cd ECM New Series, enregistré en 2012. 48 mn. CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2016. Paru en mai 2016.



CD événement, annonce : Arvo

Pärt : The Deer's cry / Vox Clemantis (1 cd ECM New Series)

Arvo Pärt The Deer's Cry Vox Clamantis



CD événement, annonce : Arvo Pärt : The Deer's cry / Vox Clemantis (1 cd ECM New Series, 2007,2013/2014). The Deer's cry : le cri du cerf, ce pourrait être le chant et même me hurlement désespéré, mais noble de la bête et par devant elle, de la Nature personnifiée éprouvée par la torture permanente que lui infligent les hommes irresponsables. Le

premier morceau pour chœur a cappella, – « The Deer's cry »-, du programme donne le ton de ce cycle de pièces nouvelles au disque (Drei Hirtenkinder aus Fátima et Habitare Fratres) ou déjà connues (Alleluia-Tropus, spécialement composé pour l'ensemble, est repris par Vox Clamantis mais ici sans instruments ... ou le plus long extrait de Kaanon Pokajanen : « Gebet nach dem Kanon ») que l'excellent ensemble Vox Clamantis, sous la direction de Jaan-Eik Tulve, rehausse d'une écoute intérieure, d'une implication idéalement articulée et très particulière. Comme les premiers accords percutants, mordants, troublants de Von Angesicht zu Angesicht, comme la suractivité du bien connu et légendaire à présent Fratres, le propre de la musique de Pärt exprime une conscience aiguë, parfois désespérée du monde en déclin qui est le nôtre ; la riche texture des airs pour chœurs (Virgencita) énonce comme une interrogation obsédante, irrépressible, la question du sens de nos vies, la question du devenir de notre planète et de l'humanité...

Le cri du cerf

Le nouveau programme est porté par un sentiment égal, confirmé, de dépassement, d'appel au rêve, à cette innocence émerveillée qui a passé avec notre âge d'enfance... (enchantement à l'orgue et par les voix du chœur céleste de *Veni Creator*, enregistrement le plus ancien, de 2007) Comme les icônes le plus abouties, la musique de Pärt semble ouvrir sur un mystère que nous ne sommes toujours pas capables de comprendre ; Les climats suspendus, interrogatifs, extatiques résonnent à la fois comme l'impossibilité des hommes et se sauver d'eux-mêmes, et la possibilité d'une issue malgré tout.



Même si le compositeur n'a jamais confirmé être profondément croyant, la plupart de ses textes d'une inspiration sacrée manifeste, témoignent tous d'une très haute exigence spirituelle et morale, voire mystique.

Voici pour l'ensemble Vox Clamantis, son second opus chez ECM New Series. Le premier disque ECM New Series de Vox Clamantis, Filia Son, paru en 2012,

C'est pour le label fondé par Manfred Eicher, un retour aux sources de la création d'ECM, car la volonté d'enregistrer les œuvres de Pärt, est à l'origine de toute l'entreprise en 1984. 32 années se sont écoulées : la vocation première ne s'est pas émoussée, ni la profonde et saisissante expressivité de la musique de Pärt.

Litanies spectaculaires de « And One of the Pharisees » pour chœur à 3 parties ; étagements aériens de *Da Pacem Domine*

(pièce à présent bien connu qui a fait la légende du compositeur) ; Prière éthérée et sombre recueillement de Most Holy Mother of God ; ivresse des entrelacs introspectifs de Somma (de plus de 6mn)... chaque pièce est un monde en soi, portant l'espérance et aussi retraçant le parcours d'initiation propice aux révélations, celui des tantras.

L'intonation murmurée, la tendresse recueillie et sincère qui émane de la plupart (en particulier du dernier extrait de Pokajanen), affirme la sincérité envoûtée de l'écriture de l'Estonien Arvo Pärt.



Le nouveau disque de Vox Clamantis confirme des affinités évidentes avec les mondes sonores de Pärt ; depuis leur précédente expérience en 1999 où l'ensemble spécialiste des polyphonies médiévales avait décidé d'alterner les

chants grégoriens de séquences extraites d'Annam per Annam de Pärt, le geste s'est enrichi encore ; il a muri sa propre compréhension des pièces de l'Estonien, offrant aujourd'hui cette sonorité intense, intelligible, d'une précision et d'une clarté expressive souvent jubilatoires. Cd événement, CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2016. Parution : le 9 septembre 2016.

CD événement, annonce. Arvo Pärt : The Deer's Cry. 1 cd ECM New Series 2466 CD 0289 481 2449. Vox Clamantis. Jaan-Eik Tulve, direction. Prochaine critique complète lors de la parution du cd, à venir sur classiquenews.com

EXPOSITION. Charles Gleyre,

l'exposition événement jusqu'au 11 septembre 2016

EXPOSITION. Paris, Orsay. Charles Gleyre, l'exposition événement jusqu'au 11 septembre 2016. Le musée d'Orsay a bien raison de dévoiler le génie du peintre académique Charles Gleyre, créateur suisse, qui à l'égal d'un Böcklin – qu'il a passablement inspiré-, fait toute sa carrière en France, sensible, d'où sa présence sur CLASSIQUENEWS, au dialogue des arts, dont en particulier, de nombreuses références à la sainte musique.





Formé à partir de 19 ans à Paris,

Charles Gleyre réussit le concours d'entrée des Beaux-arts en novembre 1825. N'ayant pas les moyens financiers pour se présenter au Prix de Rome, il décide de faire son tour d'Italie dès janvier 1829, résidant pendant 5 ans à Rome. Là, Gleyre se montre plus intéressé par les peintres de la Renaissance (Raphaël, Michel-Ange, Lippi, Masaccio...) que par l'étude des Antiques. Gleyre

fréquente alors la Villa Médicis : il approche le directeur Horace Vernet dont il tombe amoureux de la fille Louise, vainement ; y rencontre Berlioz. Puis à Londres, Gleyre croise le chemin du veuf et aventurier américain **John Lowell** qui en novembre 1832, l'engage comme dessinateur, pour son grand périple jusqu'en Inde. Les deux hommes quittent Rome en avril 1834, pour ce grand voyage : Naples, Pompei, Paestum, la Sicile, puis Malte, Corfou, les côtes albanaises, Missolonghi (visite du tombeau de Lord Byron), Corinthe, Athènes (août 1834) ; puis c'est l'île de Syros, Smyrne, Constantinople/Istanbul (9 décembre), Rhodes, où Gleyre tombé malade doit se reposer : ils atteignent Alexandrie et débarque en ville le 10 janvier 1835 (120 dessins de la main de Gleyre témoignent de ce formidable itinéraire).



VOYAGEUR DES CONFINS EGYPTIENS... D'Alexandrie, ils vont au Caire, y restent 3 semaines en ce début 1835 : Gleyre retrouve les Saint-simoniens dont le compositeur, comme lui passionné par l'orientalisme, **Félicien David**. En février, débute la descente du Nil : Louxor, Denderah, Abydos (ce dernier site lui inspire le rêve et le climat de ce chef d'oeuvre à venir, *Le Soir*). A mesure que les deux voyageurs s'enfoncent vers le Soudan, et la Haute Egypte, les conditions du voyage se dégradent (Gleyre redoute le manque d'hygiène), et Lowel tombe malade. En mai 1835, Gleyre annonce qu'il arrête son périple à Khartoum. Il découvre Esna, Edfou, Philae, Abou Simbel (15 juillet) ; puis c'est au delà de la Seconde cataracte, l'entrée en Nubie, territoire dangereux et quasi inexploré au XIX^e. Le périple a duré 19 mois, et Gleyre se sépare de Lowel qui poursuivra jusqu'en Inde (il mourra de fièvre maligne à Bombay en avril 1836).

En réalité, Gleyre est exténué : il reste apathique et dépressif à Khartoum pendant 10 mois. Il rejoint Le Caire en

novembre 1836 mais atteint de dysenterie et sans le sou, il demeure sur place sans avenir et totalement démuné. En passant finalement par Beyrouth, il rejoint Livourne en octobre 1837 : le retour est un calvaire, d'autant qu'il a dû surmonter plusieurs crises de cécité (ophtalmie). Fin 1837, il arrive à Marseille puis rejoint sa famille à Lyon, qui le soigne in extremis.

A 31 ans, Gleyre revient à Paris (1839), mais se sent usé bien que riche d'images et de sensations exotiques qui nourriront son oeuvre si originale.

3 tableaux majeurs

SELECTION... Ainsi en témoignent les peintures que CLASSIQUENEWS sélectionne et vous invite absolument à aller contempler au Musée d'Orsay, jusqu'au 11 septembre 2016.

1843, Le Soir



Exposé au Salon depuis mars 1843, le tableau poétique est acclamé par la critique. L'image devient même l'emblème de toute une génération romantique sensible aux climats intérieurs et introspectifs, méditatifs, d'une langueur nostalgique voire dépressive : le tableau est rebaptisé « Les illusions perdues », car comme le poète songeur assis à droite, abîmé dans ses songes lugubres, le spectateur assiste au départ sans retour de la barque où chantent en une dernière réunion musicale, les allégories des souvenirs passés (perdus) : pas moins de deux harpistes et une chanteuse bercent les âmes songeuses. La couleur crépusculaire et le caractère de calme rêverie rappellent à Gleyre, son périple égyptien, en particulier sa descente du Nil et la visite qu'il fit à Abydos (sanctuaire magique dédié au dieu des morts Osiris). La figure de proue de la barque rappelle ailleurs un emblème propre à l'Antiquité égyptienne, la vache Hathor, qui est aussi une divinité psychopompe et protectrice des défunts dans leur périple post mortem.

Classée dans la catégorie « peinture de genre », Le Soir est immédiatement acheté par l'Etat pour 2000 francs et destinée au Musée du Luxembourg. Personnalité du Paris moderne, poète de la nouvelle Athènes, Gleyre fréquente les milieux mondains et avant-gardistes ; il reprend l'atelier de Paul Delaroche, sollicité par ses élèves : ainsi il se rapproche de Flaubert, Mérimée, Gautier, Nerval... Fraternel, ardent républicain, Gleyre démontre une générosité admirable... il y enseigne un apprentissage gratuit où pendant 25 ans, se forment les peintres importants à Paris, dont Renoir (dès 1861), rejoint

par Bazille et Sisley...



1849, La Danse des Bacchantes





A partir de 1846, après un séjour à Venise (1845) où il étudie le chromatisme sensuel et automnal du Titien et de Véronèse, Gleyre amorce la peinture de **La Danse des Bacchantes**, vaste fresque aux convulsions musicales, où le

groupe uniquement féminin exprime les différentes stations entre l'ivresse, la transe et l'extase, au son de la flûte double (aulos), des sistres, du tambourin (les trois musiciennes sont regroupées tel le trio musical, à l'extrémité droite de la composition)... **La Danse des Bacchantes est achetée en 1849** par l'époux de la Reine Isabelle II d'Espagne. Avec ce tableau présenté au Salon de 1849, Gleyre cesse sa participation au Salon à Paris, préférant répondre aux commandes privées, venues des amateurs étrangers, en particulier suisses, allemands, américains. D'un fort impact érotique, la Danse des Bacchantes semble renouveler le sujet bachique et dionysiaque tant de fois traité par les Vénitiens du XVI^e : de Giovanni Bellini à Titien... ambition de la composition à plusieurs figures sur un paysage de fin de journée, dans un chromatisme chargé, presque électrique, proche en cela des recherches de son concitoyen Böcklin. Chaque figure est retenue par une autre, par la main ou les doigts à peine tendus sur une corde, de sorte que toutes exposent la tension ou la détente après la transe... Comme Bouguereau, peintre pompier par excellence, Gleyre fixe le canon féminin par des études préliminaires particulièrement fouillées sur le sujet du nu féminin, en particulier pour le corps en transe de la femme couchée, seins déployés située à terre à l'extrémité gauche de la disposition.

Minerve et les Trois Grâces, 1866



A l'époque du Second Empire, Gleyre ne partageant pas les idéaux politiques de la classe dirigeante, ne participe en rien aux célébrations officielles. Il va néanmoins produire l'une de ses créations les plus énigmatiques et originales. Pour le riche industriel Vincent Dubochet et son Château des Crêtes à Clarens, Gleyre réalise un nouveau sujet jamais traité auparavant représentant **Minerve flûtiste**, accompagnée par les trois Grâces où la musique est omniprésente. La Diane Minerve est assise (temps du repos et détente accordée dans l'intimité de la déesse), et musicienne, jouant de la flûte, accompagnée par l'une des Grâces (Thalie), au profil perdu, derrière elle, soufflant dans la double flûte antique (aulos). Non utilisés, la cithare d'Apollon (son frère) et le tambourin de Dyonisos, déposé à terre : ainsi les femmes ici accordées, soufflent dans des instruments exclusivement végétaux, en harmonie avec une nature extatique : le nimbe et les yeux écarquillés de la Minerve musicienne (invention de Gleyre) exprime l'acuité de son jeu musical. S'il reprochait à la musique son imprécision, son caractère vaporeux qui distrayait des choses sérieuses, Gleyre se laisse cependant séduire lui-même en consacrant à la musique des compositions importantes et comme ici parmi les plus puissantes de son catalogue.

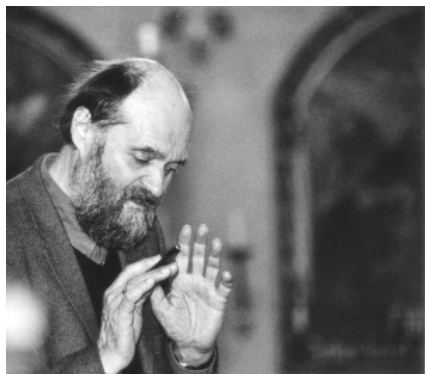
Même mystère cultivé dans la joueuse d'autos dite aussi **La Charmeuse (1868)** qui rivalise de virtuosité profonde et intimiste avec l'oiseau bleu sur la branche juste au dessus d'elle.

Gleyre et la musique, dossier spécial par CLASSIQUENEWS, à

l'occasion de l'exposition [Charles Gleyre, au Musée d'Orsay à Paris, jusqu'au 11 septembre 2016. INFOS, RESERVATIONS](#)



Les 81 ans d'Arvo Pärt sur Brava



BRAVA, spéciale Arvo Pärt, le 11 septembre 2016, 21h... Brava présente une programmation spéciale **Arvo Pärt**. Le dimanche 11 septembre 2016, le jour du 81ème anniversaire du compositeur estonien, diffusion de « Adam's Passion », drame musical né de la collaboration entre Arvo Pärt et le metteur en scène

Robert Wilson. Le spectacle est suivi du documentaire « The Lost Paradise », dans lequel Pärt et Wilson évoquent la genèse de leur œuvre.

Dimanche 11 septembre 21h
Arvo Pärt – Adam's Passion



« Adam's Passion » est la première – et très émouvante – collaboration entre « deux maîtres du ralenti, qui s'harmonisent parfaitement entre eux » (Frankfurter Allgemeine Zeitung). Dans un décor spectaculaire, une ancienne

usine de sous-marins, le metteur en scène et plasticien américain Robert (Bob) Wilson crée un monde visuel poétique, dans lequel le langage suspendu, mystique du compositeur estonien Arvo Pärt est mis en valeur. Trois œuvres majeures de Pärt – « Adam's Lament », « Tabula rasa » et « Miserere » – ainsi que la nouvelle pièce « Sequentia », composée pour cette production, sont réunies en un triptyque visuellement envoûtant. La musique, la lumière, l'espace et le mouvement créent une œuvre d'art totale, dans laquelle les visions

artistiques des deux grands artistes dialoguent et se répondent.

Chef d'orchestre : Tonu Kaljuste

Orchestre : Orchestre de chambre de Tallinn

Chœur : Chœur de chambre philharmonique estonien

Metteur en scène : Robert Wilson

Lieu : Noblessler Foundin, Tallinn

Année : 2015

Dimanche 11 septembre 22h30

The Lost Paradise – Arvo Pärt & Robert Wilson



Arvo Pärt est devenu une figure majeure de la création contemporaine. C'est le compositeur contemporain dont les œuvres sont les plus jouées. Pourtant il n'aime pas les projecteurs, s'exprimant peu sur sa musique, préférant les forêts

d'Estonie, générant ainsi – peut-être involontairement – l'impression d'être un reclus, une image qui le poursuit depuis longtemps. Dans « The Lost Paradise », la caméra le suit pendant une année, à travers ses voyages en Estonie, au Japon, jusqu'au Vatican. Le documentaire s'inscrit au moment de la mise en scène d' « Adam's Passion », pièce de théâtre musicale basée sur l'histoire biblique de la chute d'Adam, présentant trois œuvres phares d'Arvo Pärt. Le metteur en scène Robert Wilson conçoit la pièce dans une ancienne usine de sous-marins à Tallinn. En retraçant le processus créatif, le film donne un aperçu rare et personnel de l'univers de deux des personnalités ; il permet une immersion dans le travail et

les coulisses qui ont abouti à cette production onirique.

Avec : Arvo Pärt et Robert Wilson

Réalisateur : Günter Atteln (2015)

Vespro della Beata Vergine au Puy en Velay



PUY-EN-VELAY : Vespro della Beata Vergine, les 16 et 17 août 2016. Le 50ème festival de La Chaise Dieu inaugure son cycle commémoratif en jouant à deux reprises l'arche sacrée conçue par Monteverdi en 1610. Une partition expérimentale où le compositeur baroque affirme un génie unique, capable de renouveler les formes musicales comme les effectifs pour une plus grande expressivité... 2 concerts événements.

Concerts d'ouverture de la 50ème édition du Festival de la Chaise-Dieu (du 18 au 28 août 2016)

Vespro della Beata Vergine
Vêpres à la Vierge
[Festival de la Chaise Dieu](#)
[les 16 et 17 août 2016, 21h](#)

Claudio Monteverdi : Vespro della Beata Vergine, 1610

Prolongeant en musique les festivités du Jubilé de Notre-Dame du Puy et en prélude à sa 50e édition, le Festival investit pour la première fois la splendide Cathédrale, où le chef-d'oeuvre de Monteverdi résonnera devant la célèbre Vierge noire.

Maîtrise de la Cathédrale du Puy-en-Velay
Choeur d'adultes du Centre de musique sacrée du Puy-en-Velay
Ensemble Consonance
FRANÇOIS BAZOLA, direction



UNE ARCHE MONUMENTALE pour quitter MANTOUE... Les Vêpres sont l'aboutissement d'une maîtrise. Monteverdi en homme qui connaît sa dramaturgie – il l'a magistralement démontré avec

son Orfeo de 1607, lequel fixe un premier modèle pour le genre de l'opéra naissant-, déploie avec un sens non moins sûr et même somptueux, toute la science musicale dont il est capable en cette année 1610. La pluralité des effets, la diversité des modes et des effectifs requis pour les 14 pièces composant cette ample portique dédié à la Vierge impose un tempérament exceptionnel, autant mûr pour le théâtre que pour l'église. Le désir de démontrer ses compétences est d'autant plus important qu'il souffre de sa condition de musicien à la Cour des Gonzague de Mantoue. Les relations avec son employeur, le Duc Vincenzo de Gonzague ne sont pas parfaites, pire, son patron est un mauvais payeur. A peine estimé, Monteverdi doit supplier pour être payé. Les Vêpres sont bien l'acte accompli et mesuré d'un musicien courtisan qui recherche un nouveau protecteur, des conditions et un mode de vie plus agréables. Déjà avant Mozart, le Monteverdi des Vêpres est un homme peu reconnu, du moins pas à la mesure de son génie, une figure « gâchée » de la musique de son temps.

GENESE... Avant d'être le Vespro que nous connaissons aujourd'hui, l'oeuvre religieuse qui nous concerne a vécu sous une première forme, non liée au culte virginal. Monteverdi après la mort du maître de la chapelle de la Basilique Palatine de Santa Barbara à Mantoue, – Gastoldi, décédé en 1610-, se met sur les rangs pour offrir ses services. Il souhaite diriger officiellement l'activité d'une institution musicale sacrée digne de sa qualité. Mais là encore les autorités mantouanes en décidèrent autrement et le musicien dépité, transforma son oeuvre qui faisait initialement les louanges de Sainte-Barbe à laquelle par exemple le motet Duo Seraphin – absolument étranger au culte de la dévotion mariale-, renvoie immanquablement. Autour du premier axe développé sur le thème de la Sainte locale, Monteverdi ambitionne une oeuvre plus spectaculaire dédiée à la Vierge pour saisir l'attention d'autres possibles mécènes et patrons.

Maître de chœur du Duc Vincenzo de Gonzague, depuis 1595,

Monteverdi a le sentiment de végéter à Mantoue. C'est pourquoi, il reprend totalement son œuvre première, y combine tout ce qu'il lui semble témoigner à cette date, de son éblouissante maestria. Selon son assistant à Mantoue, Bassano Cassola, le compositeur ambitionnait d'aller lui-même apporter un exemplaire au Pape Paul V à Rome, à qui d'ailleurs, le recueil des Vêpres est dédié. Au final pas de poste nouveau au sein d'une église prestigieuse. Il lui faudra encore attendre trois années, quand il sera pressenti pour diriger la chapelle du Doge à Venise, au sein de la Basilique San Marco. Pour le concours et l'audition de principe, le matériel éclectique et foisonnant de ses Vêpres lui sera très probablement utile.

La qualité et la fascination de la partition, qui n'a peut-être jamais été jouée d'un seul tenant comme les interprètes baroques ont coutume de le faire aujourd'hui du vivant de l'auteur, apparaissent clairement dans l'alliance de l'ancien et du moderne dont Monteverdi fait une arche entre deux mondes. Le compositeur offre une synthèse quasi encyclopédique de toutes les formes possibles à son époque. Les Vêpres de ce point de vue, dessinent une superbe passerelle édifiée pour la réconciliation de deux tentations ou deux directions esthétiques et musicales, apparemment antinomiques.

Le passé et l'avant-garde ici dialoguent. Cette facilité est à la fois troublante et totalement convaincante. Tradition ancestrale héritée du Grégorien avec son cantus firmus, avec le plain-chant aussi (Sonata sopra sancta Maria), d'un côté ; liberté du geste vocal, en solo (Nigram sum pour ténor), ou en duo (Pulchra es pour deux sopranos), par exemple, de l'autre, dont les hymnes incantatoires, la projection dramatique du texte (l'écho de l'Audi Caelem sur le nom de Maria, répété comme une incantation obsessionnelle et tendre à deux voix...) désigne en pleine fresque paraliturgique, le dramaturge dont la magie fut capable d'infléchir les âmes les plus insensibles, par le chant de son Orfeo de 1607. L'opéra n'est pas loin de la ferveur virginale. Disons même qu'il s'invite à l'église. Le Vespro est bien l'archétype des grandes messes et

célébrations religieuses baroque à venir, préludant à Bach, Haendel, Vivaldi.

A 43 ans, Claudio le Grand affirme son art de la synthèse, son intuition innovatrice, une vision grandiose qui confine à un langage universel. Avec le Vespro, le musicien se révèle comme le penseur le plus génial de son époque. Mais la partition n'était qu'une étape qui le mènera vers les deux ouvrages de la pleine maturité. Une contradiction ou une singularité qui lui est spécifique,



entre le profane et le sacré, se précise. Musicien des divertissements et du théâtre pour la Cour ducale de Mantoue, il écrit le chef-d'oeuvre des grandes célébrations sacrées. Maître de chapelle à partir de 1613 pour le Doge de Venise , il composera pour la scène lyrique, le Couronnement de Poppée puis le Retour d'Ulysse dans sa patrie qui marque sur le plan profane cette fois, un nouvel accomplissement après les Vêpres. Sous la voûte de San Marco, sur la scène des théâtres d'opéra de Venise, l'homme transmet un même témoignage, saisissant d'émotion et de vérité.

ASSOMPTION DE MARIE. Assomption de Marie. Appelée « Dormition » dans l'église orthodoxe d'Orient, l'Assomption de la Vierge indique la montée au ciel de l'âme et du corps de Marie, sans connaître corruption ni putréfaction. Le miracle est lié à la nature divine de la Sainte Mère et au dogme de l'Immaculée Conception ; au ciel, Marie est accueillie par son Fils Jésus. Le 15 août célèbre en France l'apothéose céleste de la Vierge à laquelle Louis XIII au début du XVIIème, n'avait cessé de consacrer une dévotion personnelle après la naissance de son fils tant attendu, Louis, futur Roi Soleil.

